

« Fictionalisation de l'histoire » et « historicisation de la fiction »¹ : le cas de Richard sans Peur

Introduction (G.L.)

Richard I^{er}, troisième duc de Normandie, est le fils de Guillaume Longue Épée et le petit-fils de Rollon. Né vers 932, il vécut jusqu'en 996. Il n'avait qu'une dizaine d'années lorsque son père mourut, assassiné. Sa minorité fut une période difficile, agitée par des troubles politiques. Louis IV d'Outremer voulut, en effet, profiter des circonstances pour agrandir ses possessions, limitées à une petite région autour de Laon, et récupérer la Normandie, ou tout au moins la basse Seine, pour en faire le noyau d'un véritable domaine royal. Mais le roi essuya une défaite et fut contraint de reconnaître l'autorité de Richard sur la Normandie, vers 945. Après les années 960-961, s'ouvre une nouvelle crise entre la Normandie et la France. Le roi Lothaire et le comte de Blois Thibaud s'allièrent et envahirent le duché. En 962, Thibaud fut battu près de Rouen. La paix s'installa en 966, au terme de longues négociations. Par la suite, la Normandie ne connut plus d'invasion.

Le personnage de Richard a donné naissance à une longue postérité littéraire². Sans jamais tomber dans l'oubli, il a, au contraire, su répondre aux attentes des époques successives, grâce à un continu réagencement de ses aventures. Son nom figure dans des genres

1 — Ce titre reprend les formules de Paul Ricoeur dans *Temps et Récit*, 3 : *le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985 (*Points essais*), p. 329-348 (« l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction »).

2 — N. Cazauran, « Richard sans Peur : un personnage en quête d'auteur », *Travaux de Littérature*, IV, 1991, p. 21-43.

et sous des éclairages variés. Aussi paraît-il utile de retracer la succession de ces textes, avant de focaliser l'éclairage sur un témoignage peu connu, cette double approche visant à mieux cerner les enjeux des interférences observées entre le réel et l'imaginaire.

I. L'histoire d'une légende (É.G.)

1. La dérive générique

Tout d'abord, Richard apparaît comme un personnage parmi d'autres, dans les chroniques latines qui retracent la lignée des ducs de Normandie. Les *Annales* de Flodoard (arrêtées en 966) puis l'*Histoire* de Richer, qui n'évoquent qu'incidemment les événements relatifs à la Normandie, ne nous renseignent guère sur son règne. La source essentielle reste le *De moribus et actis primorum Normaniae ducum* de Dudon de Saint-Quentin (début du XI^e siècle), puis les écrits de Guillaume de Jumièges et Orderic Vital. Mais il s'agit d'œuvres apologétiques, destinées à exalter les origines prestigieuses et les actions glorieuses d'une dynastie toute récente. La chronique lignagère sert en priorité les intérêts d'une famille. Aussi Dudon, qui avait reçu commande du fils même de Richard, a-t-il pu être qualifié par la critique de « propagandiste politique (...), qui n'hésite pas à déformer la vérité historique dans l'intérêt de ses protecteurs »³.

L'ascension littéraire de Richard ne profite guère des splendeurs épiques⁴. Intégré aux douze pairs de France, il s'y trouve dépossédé de son identité au profit de l'idéologie nationale. Si on le voit, dans la *Chanson de Roland*, à la tête des bataillons normands, sa gloire reste subordonnée à celle de Charlemagne, au détriment de toute vraisemblance chronologique.

Le XII^e siècle fait franchir un pas décisif à notre personnage, en l'intégrant dans les chroniques françaises. Cette promotion, il la doit à Henri II Plantagenêt qui, étant lui-même duc de Normandie, a favorisé la propagande en faveur de ce duché. Ainsi Wace, dans le *Roman de Rou*, et Benoît de Sainte-Maure, dans la *Chronique des ducs de Normandie*, se font l'écho de la vaillance et de la piété de Richard. Mais leur éloge ne s'arrête pas là. Avec eux, le héros acquiert un surnom, Richard « sans Peur », non pas pour sa valeur aux armes, mais parce qu'il reste impassible devant les « fantômes » qui l'assaillent. Il ne s'agit plus de célébrer le champion d'une collectivité guerrière, mais le protagoniste de « nocturnes » fantastiques :

3 — A.J. Holden, t. III du *Roman de Rou* de Wace, Paris, Picard, 1973, p. 101.

4 — J. Bédier, « Richard de Normandie dans les chansons de geste », *Romanic Review*, I, 1910, p. 113-124 ; *id.*, *Les légendes épiques*, Paris, Champion, 1913, t. IV.

désormais, c'est le diable que combat Richard, dans de longues chevauchées solitaires au cœur de la nuit. L'écart se creuse de plus en plus avec la réalité historique, entraînant le personnage dans la sphère de la légende, sous l'influence des contes féériques et des « deablies » fantastiques. Les commanditaires ont changé, eux aussi, tenus par les besoins d'une morale édifiante : il semble que les moines de Saint-Ouen, à Rouen, ou ceux de Fécamp, en reconnaissance à leur protecteur, aient contribué à faire entrer Richard dans le merveilleux chrétien⁵. Sur le modèle des *Vies des Pères*, Benoît dépeint un héros capable de surmonter, avec l'aide de Dieu, les tentations diaboliques⁶. La piété du chevalier, que vantaient les anciennes chroniques, devient ici le support de miracles où Richard affronte les puissances de l'au-delà chrétien : on assiste au transfert de l'éthique chevaleresque à l'esthétique des *exempla*. Toutefois, Wace et Benoît de Sainte-Maure n'ont pas pour autant évacué la dimension féodale du héros, qui reste attaché à ses prérogatives politiques et militaires. Richard offre donc un double visage, historique et fictif.

Cette double postulation se prolonge au XIV^e siècle, date de l'entrée de Richard dans la *Grande Chronique de Normandie*⁷. Si le texte, par le genre auquel il se rattache, prétend retracer l'histoire véridique des ducs de Normandie, il enchérit sur le merveilleux en attribuant à Richard sans Peur des aventures qui ne figuraient pas dans le *Roman de Rou*. Dans l'une d'elles⁸, le héros, averti en songe, se rend, au milieu de la nuit, à l'abbaye de Fécamp pour sauver les moines que le diable s'apprêtait à faire périr : le duc adresse une prière à Dieu et aussitôt, le dortoir, évacué à temps, tombe en ruines. Là encore, la piété exemplaire sert de cadre à la mise en scène d'un miracle. Une autre aventure met Richard en présence de la « mesnie » Hellequin, dont le roi se présente sous le nom de Charles Quint et conduit, en guise de pénitence, ses chevaliers à la croisade⁹. En introduisant dans l'histoire des ducs de Normandie la célèbre troupe des revenants, le chroniqueur mêle le réel et l'imaginaire, et prolonge, en quelque sorte, l'autorité de Richard dans l'au-delà, puisque le héros accompagne les guerriers d'outre-tombe sur le Mont Sinaï, transporté sur un tapis volant. La guerre

5 — N. Cazauran, art. cité, p. 30.

6 — « Les choses que Deus vout sofrir (...) / Maintes granz beles en lisom/De plusors in *Vitas Patrum* » (Benoît de Sainte-Maure, *Chronique des ducs de Normandie*, éd. F. Michel, t. II, Paris, 1838, v. 25414 et 25422-23).

7 — Édition en préparation par Gillette Labory.

8 — Manuscrit Bibliothèque Nationale de France, fr. 5388, fol.47.

9 — Manuscrits B 27-B 31. Voir G. Labory : « Les manuscrits de la *Grande Chronique de Normandie* du XIV^e et du XV^e siècle », *Revue d'Histoire des Textes*, XXVII, 1997, p. 199.

sainte ne se limite plus à aider l'empereur Charlemagne à combattre les Sarrasins, elle prend une dimension eschatologique, qui dépasse le monde des vivants. Richard a de plus en plus de liens avec le diable. La *Grande Chronique de Normandie* le confirme aussi par l'invention d'une nouvelle généalogie. Selon ce texte, du moins dans sa version la plus répandue¹⁰, le premier duc de Normandie n'est pas Rollon, mais un certain Aubert, qui eut deux fils : Robert le Diable, en premières noces, puis Richard, né d'un second mariage. Notre personnage est donc le frère d'un héros bien connu, puisque Robert le Diable est entré dans la littérature dès le XIII^e siècle, sous la forme d'un récit en vers¹¹.

Richard accède au genre romanesque avec le *Romant de Richart*, qui nous est parvenu dans un incunable imprimé à Lyon en 1496. Désormais, il devient le protagoniste de l'intrigue. Si le romancier le rattache toujours à Robert le Diable, il n'en fait plus le frère, mais le fils. Par cette modification, la légende de Richard sans Peur rejoint explicitement celle de Robert le Diable qui, dans ses versions tardives¹², a introduit cette filiation. Enfin, le *Romant de Richart* est mis en prose par Gilles Corrozet aux alentours de 1530, sous le titre de *Richart sans Paour*. On assiste alors à une nouvelle surenchère du diabolique, désormais voué à remplir une fonction poétique, ornementale¹³. Mais aussi, dans ce roman « d'armes et d'amour », Richard enlève la fille du roi d'Angleterre, l'épouse et hérite de la couronne. Si la réalité historique se devine encore à travers ce dernier avatar de la légende, elle est adaptée aux goûts du Moyen Âge finissant : ainsi, l'épisode du Pas d'armes organisé par Richard au Bois de Vincennes évoque la vie du chevalier Jacques de Lalaing¹⁴, dont un chroniqueur bourguignon rédigea la biographie au XV^e siècle.

Tout au long de ce parcours, le personnage de Richard s'éloigne de son modèle historique et accumule les traits fictionnels. Seul son

10 — Sur les différentes versions de ce texte, voir *id.*, *ibid.*, p. 191-222, et « Réflexions sur le remaniement de la *Grande Chronique de Normandie* à la fin du XV^e siècle », *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Âge. Mélanges en l'honneur de Philippe Contamine*, textes réunis par J. Paviot et J. Verger, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 393-399.

11 — *Robert le Diable*, éd. É. Gaucher, Paris, Champion, à paraître ; sur cette légende, voir É. Gaucher, *Robert le Diable : histoire d'une légende*, Paris, Champion, 2003 (*Essais sur le Moyen Âge*, 29).

12 — Le *Dit de Robert le Diable* (I^{ère} moitié du XIV^e s.) atteste le premier cette parenté, qui sera reprise dans la mise en prose, la *Vie du terrible Robert le Dyable*, imprimée dans ce même incunable de 1496.

13 — É. Gaucher, « Richard sans Peur : « merveilles » et « courtoisie » au XVI^e siècle », *Du roman courtois au roman baroque*, colloque de l'Université de Versailles/Saint-Quentin en Yvelines, 2-5 juillet 2002, actes à paraître.

14 — N. Cazauran, art. cité, p. 42. Sur *Le Livre des faits de Jacques de Lalaing*, voir É. Gaucher, *La biographie chevaleresque*, Paris, Champion, 1994 (*N.B.M.A.* 29).

nom lui confère encore un semblant d'authenticité, par sa fréquence dans l'onomastique des ducs normands. La dérive des genres rend compte d'un rapport complexe entre l'histoire et la fiction. Deux changements importants s'observent. Le premier est d'ordre linguistique. Des chroniques latines à celles, rédigées en français, de Wace et Benoît de Sainte-Maure, la vie du héros ne se raconte plus en langue savante mais en langue vernaculaire. On reconnaît là l'influence de la cour d'Henri II, qui élargit le public en favorisant l'essor d'une littérature profane. Mais avec l'abandon du latin, le duc de Normandie quitte aussi le sérieux de l'*historia* pour entrer dans les chimères de la *fabula* : rédigée en langue vernaculaire, l'histoire accueille plus facilement les motifs de l'imaginaire fantastique, empruntés aux romans et aux contes féeriques. Le second changement qui affecte la légende de Richard réside dans le passage du vers (utilisé par Wace et Benoît) à la prose (aux XIV^e et XV^e siècles). Or celle-ci, à la fin du Moyen Âge, ne semble plus fonctionner comme au XIII^e siècle, où elle s'opposait aux mensonges de la poésie. Désormais, la prose ne signe plus une appartenance au genre historique, et encore moins un discours véridique : si la *Grande Chronique de Normandie* y recourt, le dérimage du *Romant de Richart* aussi, où l'on a pu voir la part importante de l'imaginaire. En fait, « la prose (...) se met au service de ce qui, dans l'historiographie, s'oriente vers le domaine de la fiction »¹⁵. Cette récupération formelle des déviances accusées dans le contenu du récit passe par une attention particulière à la logique du personnage et des faits qui lui sont attribués. Ainsi l'invention d'une parenté littéraire (Robert le Diable ou la fille du roi d'Angleterre) supplée à l'abandon de la réalité historique (le lignage des ducs de Normandie) et confère à Richard une plus grande vraisemblance à travers la fiction.

Isolé dans le cadre d'une narration dont il est désormais le héros, Richard se coupe de l'histoire collective, du mythe national, pour devenir une figure emblématique de l'homme, de l'imaginaire existentiel : là réside sa « vérité ». S'il appartient à la même famille que Robert le Diable, c'est parce qu'il incarne, comme lui, la lutte du Bien et du Mal.

2. *Richard sans Peur et Robert le Diable*

En effet, Richard sans Peur et Robert le Diable témoignent tous deux d'une contamination de l'histoire des ducs de Normandie par la fiction légendaire. Robert est probablement né dans l'imagi-

15 — A. Combes, « Du Brut au Merlin : le fils du diable et les incertitudes génériques », *Cahiers de Recherches Médiévales*, 5 (*Le choix de la prose*), 1998, p. 32.

naire mythique et folklorique, auquel s'est superposé un vernis hagiographique. Au XIII^e siècle, son entrée dans la littérature le promeut héros d'un récit rédigé en vers français. Puis sa vie est jugée digne d'être racontée en latin, comme en témoigne l'*exemplum* que lui consacre Étienne de Bourbon dans les années 1250. Enfin, le personnage fictif entre dans la sphère de l'historiographie, avec la *Grande Chronique de Normandie*, et de la prose, avec le dérimage du roman initial. Ce processus reproduit l'inverse de celui qu'a connu Richard. Robert le Diable apparaît d'abord comme le type du héros doté d'attributs maléfiques et amené à les surmonter par la pénitence¹⁶, puis se trouve rattaché à la dynastie des ducs de Normandie, peut-être en mémoire de Robert I^{er} le Magnifique, mort au retour d'un pèlerinage en Terre Sainte en 1035 (et dont parlent Guillaume de Jumièges dans les *Gesta Normannorum Ducum* puis Wace dans le *Roman de Rou*). Richard sans Peur, au contraire, a ses origines dans l'histoire de la Normandie, dont il s'éloigne progressivement pour répondre au schéma d'un héros imaginaire, calqué sur les contes folkloriques de l'homme qui recherche la peur¹⁷.

Toutefois, par-delà l'inversion de leurs parcours respectifs, on relève des similitudes entre les deux héros. Tous deux semblent avoir servi à conférer une *aura* surnaturelle, diabolique, à la dynastie des ducs normands, comme la fée Mélusine pour le lignage de Lusignan. S'y ajoute une dimension sotériologique, une leçon sur le salut de l'humanité, car le diable met à l'épreuve nos personnages. Si Robert, possédé à sa naissance, doit mener un combat intérieur, Richard, lui, affronte des puissances extérieures au cours de ses errances nocturnes. Cependant, l'un comme l'autre incarne la scission ontologique de l'homme après la Chute et, dans la victoire, la force du rachat divin. Le choix des aventures qui leur sont attribuées sert tout particulièrement le prestige d'une famille soucieuse d'asseoir son autorité. Le motif de la peur, en particulier, se rencontre de part et d'autre : Robert, possédé du diable, sème la peur, tandis que Richard la recherche en vain dans les tentations nocturnes des démons¹⁸. La puissance de ces héros dote les ducs de Normandie d'une redoutable hérédité. Mais il ne s'agit pas d'une violence aveugle, puisqu'elle est canalisée par le devoir chré-

16 — Sur le modèle du conte-type n°314, « Le petit jardinier aux cheveux d'or ». Voir P. Delarue, *Le Conte populaire français*, Paris, Éditions Érasme, 1957, t. I, p. 242-263.

17 — Conte-type n°326, « Jean-sans-Peur », mais aucune version européenne n'est attestée avant le XIX^e s. Voir N. Cazauran, art. cité, p. 24.

18 — É. Gaucher, « Les nuits diaboliques de Richard sans Peur (1496) », *Revue des Langues Romanes* (n° spécial : *L'Imaginaire de la nuit au Moyen Âge*), t. CVI, 2002⁽²⁾, p. 437-450.

rien. Pour racheter les meurtres que lui a fait commettre le diable, Robert fait pénitence à Rome et met son bras au service du pape, en allant combattre les Sarrasins. De même, Richard lutte contre les Infidèles aux côtés de Charlemagne. Enfin, les deux héros affichent une piété exemplaire. Déjà, durant leur période diabolique, ils sont amenés à pénétrer dans l'enceinte sacrée d'une abbaye, bien que le contexte ne soit pas identique dans les deux cas : Robert, dans un accès de frénésie diabolique, met à sac l'abbaye d'Arques, tandis que Richard, on l'a vu, sauve les moines de Fécamp de l'anéantissement auquel les promettait Satan. Au terme de leur vie, l'un et l'autre s'illustrent par des fondations pieuses en Normandie. L'excellence de ce duché s'affirme donc doublement, dans l'ici-bas et dans l'au-delà, aux yeux des hommes et à ceux de Dieu.

À la fois semblables et différents, Robert le Diable et Richard sans Peur construisent donc leur identité littéraire au carrefour du réel et de l'imaginaire, du singulier conjoncturel (l'histoire de la Normandie) et de l'universel existentiel (l'angoisse de l'homme divisé entre le Bien et le Mal).

Cette hybridation, observée au niveau diachronique, se retrouve à l'échelle d'un texte particulier, où se mêlent les échos de la littérature courtoise et ceux de la politique normande.

II. *L'Histoire d'aucuns des ducs de Normendie (G.L.)*

1. *Une chronique*

L'analyse se propose d'éclairer ici un texte peu connu, rarement cité. Il s'agit d'une petite chronique en français connue par un exemplaire unique, le manuscrit BNF, lat. 5027. Ce manuscrit, de la seconde moitié du xve siècle, est un recueil de textes historiques en latin et en français. La chronique, transcrite aux fol. 112v-115, est intitulée en tête du premier fol. de copie : « Histoire d'aucuns des ducs de Normendie », alors que dans la table des matières, portée d'une main contemporaine mais différente de celle de la copie sur le dernier fol. de garde du début, elle apparaît sous le titre : « Istoire de la duché de Normendie depuis Roulo jusques a Guillaume le Bastart ».

Le manuscrit compte 124 feuillets écrits d'une seule main, dans une cursive assez rapide et serrée ; très simple, il ne comporte aucune décoration. Il est constitué de sept cahiers faits de parchemin et de papier. Dès la fin du xve siècle, il a appartenu au Couvent des Célestins de Paris, qui l'avait reçu d'un certain frère Durand Dieudonné, originaire du diocèse de Bayeux¹⁹. Cette appartenance milite en faveur d'une origine normande du manuscrit.

L'*Histoire d'aucuns des ducs de Normandie* semble n'être connue que par cette unique copie. Cependant dom Bouquet, qui en a publié un extrait au tome X du *Recueil des Historiens des Gaules*, dit qu'il l'a trouvé « parmi les vieux papiers de Mabillon » et, à propos d'un autre passage qu'il publie au tome XI du même *Recueil*, qu'il provient des cahiers manuscrits de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Existerait-il alors un deuxième exemplaire aujourd'hui disparu ?

À lire une note de dom Bouquet placée en tête de sa publication, avertissant qu'il avait retranché plusieurs fables et surtout les aventures romanesques du jeune Richard II en Ecosse, on constate qu'il n'avait pas du tout apprécié le caractère fabuleux d'une série de passages insérés dans le récit historique. Or c'est précisément ce côté romanesque qui attire l'attention sur cette chronique qui par ailleurs n'offre pas grand intérêt.

Le texte de l'*Histoire* est assez court puisqu'il n'occupe que sept feuillets. Il s'agit, comme l'indique la table des matières, d'une histoire brève des ducs de Normandie s'arrêtant au règne de Guillaume le Bâtard. Au commencement, une sorte de préambule rappelle comment Charles le Simple a été contraint de donner la Normandie à Rollon avec sa fille en mariage, donation assortie de l'obligation de se faire baptiser lui et ses Normands et de faire hommage au roi de France. Suit une courte généalogie des premiers ducs jusqu'à Guillaume le Bâtard, « lequel Guillaume tua en bataille Herault le roy d'Engleterre et conquist son royaume d'Engleterre ». À la suite de quoi il est annoncé que la chronique traitera plus spécialement de certains ducs : « des aucuns desquieulx ducz de Normandie et de leurs fais sera faicte mention sy après et par especial de III nommés Richart, Robert et Guillaume après ensuivans ». Laissant de côté le traitement fictionnel de l'histoire du père de Guillaume le Bâtard, Robert (confondu avec Robert Guichart qui s'aventura en Sicile et Calabre) et de Guillaume (héros d'aventures originales qui ne figurent que dans ce texte), il ne sera question ici que de la façon dont Richard est représenté dans la chronique.

2. Une histoire romanesque

Le texte consacré à Richard s'ouvre par ce titre de chapitre qui donne le ton du récit « Les aventures de Richart de Normandie »²⁰ ;

19 — Comme l'indique la mention au bas du fol. 124v : *Celestinorum beate Marie de Parisius ex fratre Durando Dieudonné*. La provenance bayeusaine de frère Durand est tirée d'un explicit contenu dans un autre manuscrit lui ayant appartenu et également donné par lui aux Célestins, le ms. Mazarine 815 : « *Explicit liber primus... pro Durando Dieudonne, de Baiocensi dyocesi oriundo* ».

20 — Ce mot d'« aventures » est à rapprocher des équipés du chevalier errant en quête d'épreuves imprévues et difficiles, souvent rehaussées de merveilleux, synonymes

il commence par le rappel de ses deux mariages, le premier avec la soeur du futur Hugues Capet, Emma (vers 960, elle est morte vers 966), le second avec Gonnor. Celle-ci est présentée, suivant la tradition latine et vernaculaire, comme une jeune fille sage, issue d'une famille noble danoise et se consacrant aux travaux d'aiguille destinés aux églises. À partir de là commence la fiction, ou du moins l'imbrication d'une histoire romanesque dans un récit historique ou pseudo-historique. Le texte se divise en deux parties qui s'articulent autour des deux héros, Gonnor et Richard. La première partie est consacrée à la série d'épreuves subies par la duchesse qui en triomphera et pourra épouser religieusement Richard, auquel elle était unie « *more danico* », la seconde entremêle aventures merveilleuses, combats diaboliques et faits d'armes à la gloire du duc, tous éléments qui justifient son surnom de « sans Peur »²¹.

Les épreuves que doit affronter Gonnor sont dues à la méchanceté d'une vieille femme, tante du duc, qui, voulant la discréditer auprès de Richard, va tenter de l'ébouillanter, puis de la faire accuser d'infidélité. Le sort de la malheureuse Gonnor va se décider par le moyen d'un duel judiciaire. Comme son fils le jeune Richard, qui s'était offert pour être son champion, a disparu le jour du combat, c'est le champion de la vieille Helissant qui est sur le point d'être déclaré vainqueur, quand intervient un chevalier, dont on ne connaîtra pas le nom, qui prend la place du jeune Richard et gagne le combat. Gonnor est disculpée et peut épouser le duc.

Dans cette partie de l'*Histoire* sont utilisés plusieurs motifs issus de la littérature courtoise et de l'épique : la haine de la sorcière, la jeune épouse en proie à la calomnie – on pense au texte de croisade, *Beatrix*²² – ; le chevalier qui se présente comme champion de la duchesse, thème qui sort tout droit d'une autre chanson de croisade, le *Chevalier au cygne*, dont l'histoire commence ainsi : la duchesse de Bouillon a été dépossédée de ses droits. Personne n'a le courage de prendre sa défense. Le chevalier arrive dans un bateau tiré par son frère le cygne, il apprend l'injustice et fait vœu de défendre le droit. La duchesse doit trouver un champion. Le chevalier annonce qu'il la défendra.

On perçoit l'analogie avec l'histoire de Gonnor ; l'arrivée du chevalier se présente ainsi dans l'*Histoire* :

d'exploits, de prouesses. Voir M.-L. Chênerie, *Le chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, 1986, notamment le chapitre II et la note 1 de la p. 75.

21 — Ce surnom n'apparaît qu'au début de la chronique : « Le premier Richart duc de Normandie nommé sans Paour... ».

22 — Ed. J.A Nelson, dans *The Old French Crusade Cycle, I La Naissance du Chevalier au Cygne*, The University of Alabama Press, 1977, p. 130 et suiv.

Icellui duc appella ses barons et son conseil et en parlant a eulx ilz virent par la grace de Dieu venir par la mer I. petit vaisel que I. cigne blanc, encollé d'une cheine d'or ataché audit vaisel, amenoit au port de Harfleu. Duquel vaisel I. chevalier armés de blanches armes a une croix vermeille vint ou champ et s'offry devant le duc pour deffendre le droit de ladite demoiselle Gonnor ; et la ledit chevalier et ledit Cardeil (c'est le nom du champion de la vieille Helissant) se combatirent fort ; et en la parfin ledit Cardeil fut desconfit et pendu au gibet... Et après encontinent la bataille finee, ledit chevalier apertement sans parler a acun entra en son vaisel que ledit cigne mena tantost parmy la mer ²³.

L'auteur de l'*Histoire* s'est clairement inspiré des vers 135 et suivants de la chanson :

(l'empereur et ses chevaliers) Virent amont le Rin un blanc oisel noant,/El col une caïne et.I. batel traiant ;/Et virent en la nef .I. cevalier gisant,/Dalés lui son escu et s'espee trençant²⁴.

Pour renforcer la touche romanesque du récit, il a ajouté quelques détails, comme l'écu du chevalier « blanc a une croix vermeille », qui rappelle celui que reçoit Galaad dans la *Queste del Saint Graal* quand il arrive à la cour du roi Arthur pour devenir chevalier ; c'est aussi celui que porte pendant la bataille contre Tholomer un blanc chevalier venu au secours d'Eualach dans l'*Estoire del Saint Graal*²⁵. Parmi les autres thèmes utilisés ici et fréquemment rencontrés dans l'épique et le roman figurent encore le fils qui s'offre pour défendre sa mère dans une bataille en champ clos, le bain bouillant, le duel judiciaire, que l'on trouve souvent évoqué dans l'épopée où il servira pendant longtemps à affirmer le droit et la valeur du héros.

La seconde partie du récit rompt avec la thématique de la première partie. Il s'agit désormais, d'histoires diaboliques, d'affrontements avec des géants, qui se mêlent au récit des batailles que Richard doit livrer en Écosse puis en France. S'ensuivra sa réconciliation avec le roi de France qu'il a défendu contre les prétentions de l'empereur d'Allemagne. Richard peut mourir ayant acquis son statut de héros car « ne oncques de riens n'eut paour combien qu'i lui avint assés de merveilleuses aventures ».

23 — fol. 113v.

24 — Ed. J.A. Nelson, dans *The Old French Crusade Cycle, II Le Chevalier au Cygne*, The University of Alabama Press, 1985, p. 5, v. 135-139.

25 — A. Stone, « Les débuts de l'héraldique dans l'illustration des romans arthuriens », *Cahiers du Léopard d'or*, 8, 1997, p. 400. Dans l'exemplum n°930 rapporté dans la *Scala Coeli*, éd. M. A. Polo de Beaulieu, Paris, 1991, p. 563, Robert le Diable est revêtu par l'ange d'une armure blanche sur laquelle se détachait une croix rouge.

Une partie des « merveilleuses aventures » de Richard se déroule en Écosse. Le déplacement de la scène dans cette partie précise du royaume anglo-saxon surprend. Pourquoi l'Écosse et non l'Angleterre ? En tout cas c'est là que se trouve le jeune Richard que la vieille Héliissant avait fait enlever pour qu'il ne puisse pas défendre sa mère. Richard le père a appris par des marchands normands la présence de son fils en Écosse et décide le voyage, voyage que justifie encore la requête que lui fait le roi d'Écosse Aguistan de lui venir en aide contre deux rois païens qui avaient envahi le pays, ce que fait Richard avec succès. C'est alors que s'intercale une série d'aventures introduites par un nouveau titre de chapitre « Cy s'ensuivent les fais que icellui duc Richart fist depuis en Escocce ». Le premier événement mentionné est la visite faite par Richard au Purgatoire de saint Patrice. Or le Purgatoire se situe en Irlande et non en Écosse²⁶. Il semblerait que le chroniqueur ait confondu les deux contrées ; il est vrai qu'au Moyen Âge le nom de *Scotia* s'appliquait aussi bien à l'Irlande qu'à l'Écosse²⁷. Les Écossais de ce fait ont été fréquemment confondus avec les Irlandais leurs voisins, qui portaient comme les Bretons le nom de « Scoti »²⁸ ; dans la *Chanson des Saisnes* de Jean Bodel (dernier tiers du XII^e s.), Gilemer duc d'Irlande est désigné sous le surnom de « li Escos »²⁹. Mais l'auteur de l'*Histoire* est-il conscient de son ambiguïté en situant en Écosse le Purgatoire, d'autant plus que les événements qu'il raconte se situent bien dans ce pays et non en Irlande, comme le prouve le fait que la ville de Berwick où se sont rendus des marchands venus de Normandie est la résidence du roi d'Écosse³⁰ ?

26 — Il existe quelques rares récits en français du voyage au « Purgatoire saint Patrice ». Il semblerait que la tradition normande le situe en Écosse, comme le montre la *Chronique des quatre premiers Valois*, composée au XIV^e s. par un Rouennais, où il est mentionné que le sire de Beaujeu, Édouard, alla en Écosse et à l'« Espurgatoire saint Patrice » (éd. S. Luce, Paris, 1862, p. 22). Les deux autres récits sont celui de Froissart qui dans sa *Chronique* nous dit qu'il recueillit le récit que lui fit le chevalier anglais, Guillaume de l'Île, de sa descente au « trou saint Patris », au cours d'une campagne qu'il fit en 1394-1395 en Irlande (livre IV, éd. K. de Lettenhove, t. 15, p. 145-146) et celui de Gilbert de Lannoy qui a laissé une très brève mention de son passage en 1431 : « dit on que c'est une bouche d'enfer ou Trou saint Patrice en Irlande » (*Œuvres...*, éd. Potvin, Louvain, 1878, p. 171).

27 — Césaire d'Heisterbach écrivait au début du XIII^e s dans le *Dialogus Miraculorum*, XII, 38 : « Quid de purgatorio dubitat, Scotiam pergat, Purgatorium sancti Patricii intret et de purgatorii poenis amplius non dubitabit ». Voir M. Haren et Y. de Pontfarcy, *The Medieval Pilgrimage to St Patrick's Purgatory*, Enniskillen, 1988, p. 82.

28 — Qu'on pense à Jean Scot Érigène (IX^e siècle), qui était d'origine irlandaise.

29 — Ed. A. Brasseur, 2 vol., Genève, 1989 (TLF), vers 381, t. I, p. 32.

30 — Cette ville actuellement en Angleterre, poste frontalière entre l'Angleterre et l'Écosse, fut au Moyen Âge âprement disputée, puis finalement annexée par l'Angleterre en 1482.

Les thèmes qui exploitent le merveilleux, combat diabolique, rencontre avec un géant, sont parfois proches de la tradition vernaculaire, Wace, Benoît et la *Grande Chronique de Normandie* – ainsi de l'histoire du mort qui se dresse et se bat avec le duc³¹ –, alors que l'anecdote de Richard qui tombe amoureux d'une demoiselle – celle-ci se révèle être un diable doublé d'un géant, Richard le chasse en faisant le signe de la croix – rappelle un épisode du *Roman de Richard sans Peur* : Richard sans le savoir épouse le diable³².

Ont aussi contribué à la création de Richard, personnage hors du commun par son courage et ses exploits, les récits en général brefs consacrés aux batailles et traités qui donnent au règne de Richard un ancrage dans la réalité historique. Ces combats sont l'écho des conflits dans lesquels se trouva engagé Richard contre le roi de France, sans toutefois répondre à la réalité, autant qu'on puisse la connaître. On a vu que les sources sont rares et partielles. Ce qui est important, c'est ce que l'auteur de l'*Histoire* a retenu. En premier, il note que Richard a remporté la victoire contre Lothaire et qu'un accord a été conclu sur l'Epte à un endroit qu'il appelle Baudemont, lieu inconnu, alors que d'après les sources il y eut rencontre à Saint-Clair sur Epte ; l'*Histoire* reprend à la *GCN* les termes de la paix qui « fu faicte ainsi que le duc de Normendie tendroit la duchié par parage du roy de France en faisant feaulté et hommage », mais elle ajoute que le traité reconnaissait les libertés et franchises des Normands, le conflit en effet était né parce que le pouvoir parisien contestait aux marchands normands la liberté de commercer librement. Le poids des marchands est important dans l'*Histoire*, on a vu qu'ils étaient présents en Écosse, on les voit de retour en Normandie, on apprend ici qu'ils déclenchent un conflit. Comment justifier leur place dans l'*Histoire* ? L'échec des projets du roi de France de reprendre la Normandie au temps de la minorité de Richard peut expliquer que la jalousie et même la haine des Français se soient exaspérées contre les Normands, Rouen étant le seul port de Paris. À la lecture des chartes communales, on voit que le commerce est le berceau des franchises

31 — Dans l'*Histoire*, le revenant, c'est-à-dire le diable, porte le nom de Gargarouf, nom qui rappelle peut-être en le déformant le garou, guaroul, devenu plus tard le loup-garou.

32 — Dans le passage sur le duc Aubert inséré au début de la version commune de la *GCN*, le second fils Richard va en pèlerinage à Jérusalem et se bat contre le géant Ajax, il le terrasse et lui coupe la tête. En parallèle dans l'*Histoire*, Richard se bat contre les rois païens qui ont envahi l'Écosse et tue le géant Galafre, nom proche de celui du géant sarrasin qui dans *Fierabras* garde le pont de Martiple que veut passer Richard de Normandie. Sur cette chanson et la place qu'y occupe Richard, voir A. de Mandach, *Naissance et développement de la chanson de geste en Europe*, V *La geste de Fierabras*, Genève, 1987.

de Rouen³³. Vers 1174, Henri II accorda toute liberté et franchise pour les marchands rouennais tant en deça qu'en delà de la mer. Après 1204, les relations de Rouen avec l'Angleterre et l'Irlande furent suspendues. Les marchands de Paris protégés par le roi prétendirent traiter Rouen en pays conquis. Les rapports reprirent mais furent souvent troublés par les guerres et les pirateries réciproques, qui furent cause de justes revendications de la part des Normands si sensibles sur le plan des libertés.

La suite des exploits guerriers de Richard fait écho à la persécution que le duc eut à subir de la part du roi Lothaire qui, aidé de plusieurs grands seigneurs, envahit la Normandie. Mais Richard remporte une victoire éclatante, que l'*Histoire* situe à Breval, lieu qu'aucune source encore une fois ne mentionne.

Enfin c'est la magnanimité de Richard qui est soulignée. Sans rancune, il va au secours du roi Lothaire menacé par l'empereur Otton ; celui-ci est entré en France et dévaste le pays. Le récit s'achève en apothéose, non seulement avec le succès de Richard qui chasse l'empereur mais aussi par la formation d'une véritable alliance entre le roi et les autres grands seigneurs réconciliés avec le duc et grâce au duc³⁴.

Littérature de détente pour un public peu soucieux d'exactitude historique et chronologique, l'*Histoire d'aucuns des ducs* transmet une image de Richard finalement peu éloignée de celle véhiculée par les chroniques et le roman, dans laquelle interviennent diableries et autres merveilles. Il est toutefois remarquable d'y trouver aussi le reflet de préoccupations matérielles de la vie quotidienne.

Conclusion (É.G.)

La généalogie des textes consacrés au duc Richard a montré la progressive hybridation de l'histoire et de la fiction. Pour que s'accomplisse la double vocation de cette littérature dynastique, appelée à offrir au lecteur l'espace du rêve et le miroir du réel, le jeu des interférences a nécessairement été réciproque.

D'une part, on assiste à ce que Paul Ricoeur appelle la « fictionalisation de l'histoire ». Derrière un prototype historique

33 — Comme le montre la chartre octroyée par Henri II vers 1150 et qui reçut confirmations et extensions jusqu'en 1207, cf. E. de Fréjaville, *Mémoire sur le commerce maritime de Rouen*, t. I, Rouen, 1857, chapitre VII. Pour la lutte commerciale entre Paris et Rouen, commencée avant la conquête et qui dura plus de deux siècles et demi, voir *ibid.*, p. 212 et suiv.

34 — Selon les *Gesta Normannorum Ducum*, éd. É. Van Houts, Oxford, t. I, 1992, p. 132, Richard aida Arnoul de Flandre à faire la paix avec le roi et les barons de France, mais à cette époque le roi n'est plus Lothaire, mort en 986, mais Hugues Capet.

(Richard I^{er}), la place en creux de l'imaginaire est assurée par le caractère inobservable d'un passé révolu : la représentation de l'absent comme antérieur se mue alors en « représentation », par le jeu d'une opération littéraire qui transfère l'avoir-été dans le monde de l'avoir-jamais-été, ou dans celui du déjà-connu. On comprend alors la référence, par exemple, à la « mesnie » Hellequin. La trace du passé se cristallise en image esthétique, et s'en trouve élargie puisque la fiction libère, rétrospectivement, des possibilités non réalisées dans le réel historique. Ce transfert s'effectue sur le mode de l'analogie, par le recours à la tropologie : le personnage fusionne avec des héros célèbres et reconnus comme tels par le public. Ainsi, l'intrépidité de Richard sans Peur face aux « deablies » rappelle celle de Lancelot dans le *Chevalier de la charrete*, acceptant sans s'interroger le surgissement, en pleine nuit, d'une lance enflammée au-dessus d'un lit qu'on lui a vainement interdit et sur lequel il finit par s'endormir après avoir vaincu l'enchantement³⁵.

D'autre part, l'« historicisation de la fiction » répond à l'exigence de vraisemblance et d'exemplarité : pour être plausible et ne pas dissuader l'imitation du public, la fiction doit emprunter ses traits à la réalité historique. Ainsi, en introduisant le motif du héros persécuté par le diable dans l'histoire des ducs de Normandie, la mise en garde contre les dangers de la tentation et l'insistance sur les bienfaits de la vigilance s'appuient sur un semblant d'authenticité vécue, qui invite à prolonger le passé de la fiction dans le présent de la lecture.

Enrichie de diableries et autres merveilles, où interviennent sorcières, géants et demoiselles, la vie de Richard répond bien à l'attente de son public, les Normands qui, depuis le rattachement de leur duché et la charte qui leur fut accordée par Louis X en 1315, se sont montrés farouchement attachés à leurs privilèges : l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction participe de leur effort pour grandir l'image de la Normandie par de belles histoires aux couleurs de l'éternité.

Élisabeth GAUCHER
Université de Bretagne Occidentale, Brest
Gillette LABORY
I.R.H.T., Paris

35 — Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la charrete (Lancelot)*, éd. M. Roques, Paris, Champion, 1983 (C.F.M.A., 86), v. 514-534.